

Homélie du jour de Pâques

prononcée par le Père Paul-Célestin CHARLIER

Évangile : Jean 20,1-19

Mes frères, nous avons célébré cette nuit, à l'heure même de la Résurrection, l'événement fondamental de notre foi. Aujourd'hui, en pleine lumière, l'Église veut donner à cette fête tout son éclat dans nos cœurs. Vous avez entendu le récit du tout premier témoignage de la Résurrection du Seigneur. Pour en comprendre la portée, il faut sortir un peu de nos habitudes de chrétiens familiarisés avec les récits évangéliques, et nous dire que cela s'est réellement passé.

Marie de Magdala était une des femmes que le Seigneur Jésus avait convertie. Elle l'avait suivi. Elle avait été transformée au contact de ce jeune prophète, prédicateur étrange, admirable et très humain, très près des hommes, très compréhensif de leurs fautes comme de leurs faiblesses. Elle était enthousiasmée, comme les disciples qu'il avait réunis par son ascendant. Ils étaient tous subjugués par cet homme extraordinaire, certes, mais un homme comme nous en côtoyons tous les jours, un homme réel, un homme né d'une femme, qui avait d'abord vécu dans son village pendant de nombreuses années. Puis, sous le coup d'une inspiration – comme il s'en rencontre encore de nos jours, dans tous les domaines d'ailleurs – il s'était senti une vocation : celle de purifier la religion des juifs de son temps, de ses coreligionnaires. Il avait accompli des gestes extraordinaires, des miracles même, mais surtout il avait prêché une doctrine d'une très grande élévation, très noble, très pure. Et voilà qu'il était mort, pris au traquenard d'un guet-apens par les officiels de la religion d'Israël, jaloux de son influence. Il s'était laissé prendre dans une souricière, et comme un esclave, pitoyablement, il était mort en croix, ce qui était un supplice presque quotidien, hélas, en ces temps très durs où l'occupant romain réprimait impitoyablement les moindres velléités d'indépendance de ce peuple juif.

Mettez-vous à la place des disciples de Jésus. Oubliez ce que nous avons appris par la lumière de la Résurrection : qu'il était le Fils de Dieu fait homme. Pour eux, c'était avant tout un homme, et le drame qu'il venait de vivre mettait un point final à une espérance, à une foi qui aussi grande, aussi belle soit elle, ne pouvait aller au-delà de la mort. On voit très bien que Marie de Magdala, aussi aimante, aussi bouleversée, aussi pénétrée qu'elle ait été de ce que le Seigneur Jésus avait fait pour elle durant sa vie, ne songe pas une seconde qu'il ait pu échapper à la mort. Pour elle, c'est fini. Elle s'en vient au tombeau pour accomplir le plus vite possible le pieux devoir habituel de son

temps : embaumer son corps. Arrivée au tombeau, elle le trouve vide. Elle n'a pas un instant de doute : les princes et les prêtres ont fait enlever le corps du Seigneur Jésus. C'était très fréquent à cette époque de luttes religieuses, et pendant des siècles le fait se renouvellera, par la suite. Lorsque les romains ont martyrisé une vingtaine de chrétiens, dans l'amphithéâtre qui se trouvait sur l'actuel jardin des Plantes de Lyon, les païens, de peur que les chrétiens ne viennent enlever le corps des suppliciés, les ont jetés dans la Saône.

Marie est donc persuadée qu'on a volé son corps, et elle se lamente. Dans son égarement, elle se tourne et voit quelqu'un. Elle ne le regarde même pas. Nous connaissons tous cet égarement d'une terrible douleur. Marie ne reconnaît pas le Seigneur, et c'est bien la preuve que la pensée de la Résurrection ne l'avait pas effleurée. Il lui parle. Toute à son idée, toute à son effroi, toute à sa peine, elle hésite, comme toute femme un peu soupçonneuse : « Est-ce que c'est toi qui as enlevé le corps ? » Mais Jésus dit : « Marie ! » Ah ! Là aussi elle est femme. Il suffit qu'elle entende l'accent de l'être aimé prononcer son nom d'une certaine manière pour que tout s'illumine en elle. Elle a reconnu le Seigneur. Folle de joie, elle se précipite pour le toucher, pour lui baiser les pieds comme elle l'avait fait quatre jours avant, en répandant un parfum sur eux lors du repas à Béthanie. Mais le Seigneur de lui dire : « Ne me touche pas ! Car je ne suis pas encore remonté vers mon Père ».

Cette parole nous étonne, mes frères, et pourtant elle est extrêmement importante. Elle montre pour la première fois que Notre Seigneur veut faire comprendre à ses disciples que par sa mort quelque chose est radicalement changé. Il avait accepté de prendre notre condition d'homme sous toutes ses formes. Par sa résurrection, il n'est pas revenu, comme le croit Marie, à l'état d'avant sa mort. Non, il est devenu corps glorifié. Il est rentré dans ce monde de Gloire qu'il avait voilé par son incarnation. C'est à ce moment-là qu'il nous révèle vraiment la plénitude de sa conscience d'être vraiment le Fils de Dieu. « Je m'en vais vers le Père d'où je suis venu ». Mais il ajoute : « Je m'en vais vers mon Père et votre Père », et pour me retrouver, il ne faut plus avoir cet enthousiasme humain d'une grande aventure, comme tous au fond de nos cœurs, plus ou moins subtilement nous en nourrissons l'espoir. Il ne s'agit plus de vivre les événements terrestres extraordinaires. Il s'agit de savoir que par cette mort du Christ, les cieux sont ouverts : il faut que notre foi ne cherche plus l'homme en lui, seulement, mais l'homme habité par le Fils de Dieu, l'homme présentant en nous, sous son visage d'homme, la Gloire même de sa personne divine.

Dans toute notre vie de chrétiens, nous voudrions faire comme Marie, nous jeter comme elle à ses pieds, l'entendre, voir son regard. Et nous nous disons :

« Il était bien facile pour eux d'être généreux, fervents. Jésus de Nazareth était assez puissant pour guérir un malade voire même ressusciter un mort : on courait à lui de partout ». Il a toléré cela, mais cela l'énervait : ce n'était pas ce qu'il était venu faire. Et nous voudrions qu'il fasse des miracles dans nos vies, qu'il nous tire d'embarras. Chaque fois que nous avons un ennui, une peine, une souffrance, nous voudrions disposer de sa puissance pour éviter l'écueil. Mais lui veut plus que cela : il veut prononcer sur nous notre nom secret. Il veut que chacun d'entre nous entendions dans nos cœurs, sa voix non pas charnelle, non pas humaine, mais sa Parole : « Que cherches-tu ? » « Pourquoi chercher un vivant parmi les morts ? » Que cherches-tu ici-bas ? À quoi penses-tu tout au long de tes journées ? Que vas-tu faire à ton bureau ? Que cours-tu faire dans les magasins ? Qu'attends-tu de tel spectacle ? Que demandes-tu à telle prière à une heure passée le jour de Pâques dans une vieille chapelle provençale ?

Écoutons, mes frères, le Seigneur Jésus ressuscité, Fils de Dieu, entré dans sa Gloire, transformé dans tout son être même corporel par la puissance de l'Esprit saint qui l'habite. Entendons-le prononcer sur nous notre nom : non pas le nom inscrit sur les registres d'état civil, ni même notre nom de baptême, mais ce nom inexprimable que nous connaissons bien, qui est au fond de notre être et où nous nous sentons infiniment seul tant que son regard ne s'est pas posé sur nous, ou plutôt tant que nous n'avons pas entendu, écouté sa voix.